

Et du trèfle fleuri, pittoresque rideau  
S'étendant à longs plis sur la plaine rayée,  
Et de la route étroite en son milieu frayée,  
Et surtout des bleuets et des coquelicots,  
Points de pourpre et d'azur dans l'or des blés égaux.

INFIDÉLITE

Bandiera d'ogni vento  
Conosco que sei tu.

*Chanson italienne.*

La volonté de l'ingrate est changée.

ANTOINE DE BAIF.

Voici l'orme qui balance  
Son ombre sur le sentier;  
Voici le jeune églantier,  
Le bois où dort le silence;  
Le banc de pierre où le soir  
Nous aimions à nous asseoir.

Voici la voûte embaumée  
D'ébéniers et de lilas,  
Où, lorsque nous étions las,  
Ensemble, ô ma bien-aimée!  
Sous des guirlandes de fleurs,  
Nous laissions fuir les chaleurs.

Voici le marais que ride  
Le saut du poisson d'argent;  
Dont la grenouille en nageant  
Trouble le miroir humide;  
Comme autrefois, les roseaux  
Baignent leurs pieds dans ses eaux.



Comme autrefois, la pervenche,  
Sur le velours vert des prés  
Par le printemps diaprés,  
Aux baisers du soleil penche  
A moitié rempli de miel  
Son calice bleu de ciel.

Comme autrefois, l'hirondelle  
Rase en passant les donjons,  
Et le cygne dans les joncs  
Se joue et lustre son aile;  
L'air est pur, le gazon doux....  
Rien n'a donc changé que vous.

A MON AMI AUGUSTE M\*\*\*

For vander faithless phantom flee  
To lure thee to thy doom.

GOLDSMITH.

C'est, dit-il, d'autant que j'ay vu plusieurs  
bouteilles qui avoient la robe toute neuve et  
le verre estoit cassé dedans; et plusieurs  
pommes desquelles l'écorce estoit vermeille et  
reluisante dont le dedans estoit mangé de vers  
et tout pourry.

Le Yagabond.

Par une nuit d'été, quand le ciel est d'azur,  
Souvent un feu follet sort du marais impur;  
Le passant qui le voit le prend pour la lumière  
Qui scintille aux carreaux lointains d'une chaumière;  
Vers le fanal perfide il s'avance à grands pas,  
Tout joyeux; et bientôt, ne s'apercevant pas  
Qu'un abîme est ouvert à ses pieds, il y tombe,  
Et son corps reste là sans prière et sans tombe.  
Aux lieux où fut Gomorrhe autrefois, et que Dieu  
En courroux inonda d'un déluge de feu,  
Sur la grève brûlée, asile frais et sombre,  
Des orangers touffus s'élèvent en grand nombre,  
Chargés de fruits rians dont la tunique d'or  
Ne livre que poussière à la dent qui les mord:  
Dans ma pensée, ami, je trouve qu'une femme  
Qui sous de beaux semblants cache une vilaine âme,  
Pour ceux que sa beauté décevante a séduits,  
Pareille au feu follet, l'est encore à ces fruits.



## ÉLÉGIE II

Ingrate... pour l'avoir bien servie  
 Adorant ta beauté,  
 Je vois bien qu'à la fin tu m'osteras la vie  
 Après la liberté.

DE LINGENDE.

.. je l'adore et meurs de trop aimer.  
 PHILIPPES DESPORTES.

Je voudrais l'oublier ou ne pas la connaître...  
 Oh, si j'avais pensé que dans mon cœur dût naître  
 Ce feu qui le dévore et qui ne s'éteint pas,  
 Loin d'elle encor à temps j'aurais porté mes pas...  
 Mais non, il le fallait; c'était ma destinée!  
 Contre elle vainement, dans mon âme indignée  
 Je crie et me révolte; il le fallait. Le soir,  
 A l'ombre des tilleuls elle venait s'asseoir,  
 Je la voyais. Son front candide où ses pensées  
 D'une rougeur pudique arrivent nuancées,  
 Sous l'arc d'un sourcil brun son œil étincelant,  
 Par un éclair rapide en silence parlant,  
 Et ses propos naïfs, et sa grâce enfantine,  
 Et parfois dans nos jeux sa colère mutine,  
 Tout en elle d'amour et d'espoir m'enivrait.  
 A des songes dorés mon âme se livrait,  
 Elle était tout pour moi qui ne suis rien pour elle!  
 De ses affections ombre et miroir fidèle,  
 Je riais, je pleurais, à son rire, à ses pleurs,  
 Lorsqu'elle me contait sa joie ou ses douleurs.

Sa vie était la mienne; une espérance folle  
 Me flattait de toucher un jour ce cœur frivole;  
 Mais elle, à tant d'amour qu'elle n'a pas compris,  
 N'a jamais répondu que par le froid mépris,  
 La vague indifférence, et la haine peut-être!...  
 Je voudrais l'oublier ou ne pas la connaître.



VEILLÉE

Je lis les faits joyeux du bon Pentagruel.  
Je sais presque par cœur l'histoire véritable  
Des quatre fils Aymon et de Robert-le-Diable,  
GRANDVAL, le Vicaire puni.

Lorsque le lambris craque, ébranlé sourdement,  
Que de la cheminée il jaillit par moment  
Des sons surnaturels, qu'avec un bruit étrange  
Petillent les tisons, entourés d'une frange  
D'un feu blafard et pâle, et que des vieux portraits  
De bizarres lueurs font grimacer les traits;  
Seul, assis, loin du bruit, du récit des merveilles  
D'autrefois aimez-vous bercer vos longues veilles?  
C'est mon plaisir à moi : si, dans un vieux château,  
J'ai trouvé par hasard quelque lourd in-quarto,  
Sur les rayons poudreux d'une armoire gothique  
Dès longtemps oublié, mais dont la marge antique,  
Couverte d'ornements, de fantastiques fleurs,  
Brille, comme un vitrail, des plus vives couleurs,  
Je ne puis le quitter. Lais, virelais, ballades,  
Légendes de béats guérissant les malades,  
Les possédés du diable, et les pauvres lépreux,  
Par un signe de croix; chroniques d'anciens preux,  
Mes yeux dévorent tout; c'est en vain que l'horloge  
Tinte par douze fois, que le hibou déloge  
En glapissant, blessé des rayons du flambeau  
Qui m'éclaire; je lis : sur la table à tombeau,

Le long du chandelier, cependant la bougie  
En larges nappes coule, et la vitre rongie  
Laisse voir dans le ciel, au bord de l'orient,  
Le soleil qui se lève avec un front riant.



ÉLÉGIE III

Soccoreys ojos con aqua que el coraçon  
La demanda.

*Chanson espagnole.*

Fare thee well.  
LORD BYRON.

Elle est morte pour moi, dans la tombe glacée  
Comme si le trépas l'avait déjà placée ;  
Elle vit cependant, ange exilé des cieux,  
Vrai rêve de poète, étrange et gracieux ;  
C'est bien elle toujours, elle que j'ai connue  
Au sortir de l'enfance, à quinze ans, ingénue,  
Folâtre, insouciante, ignorant sa beauté,  
S'ignorant elle-même, et jetant de côté,  
De peur qu'une pensée amère ne s'éveille,  
Souci du lendemain, souvenir de la veille.  
Mais je ne verrai plus ses grands yeux expressifs  
Vers les miens s'élever et s'abaisser pensifs !...  
Mais je ne pourrai plus, sous la croisée, entendre  
De sa voix douce au cœur le son léger et tendre  
S'échapper de sa lèvre, ainsi qu'un chant divin  
D'une harpe magique. Hélas ! et c'est en vain  
Qu'en longs transports d'amour, en vifs élans de flamme,  
J'ai dépensé pour elle et mes jours et mon âme !

CLÉMENCE

O peu durables fleurs de la beauté mortelle !

PHILIPPE DESPORTS.

D'Isabelle l'âme ait paradis.  
*Épigramme gothique.*

Un monument sur ta cendre chérie  
Ne pèse pas,  
Pauvre Clémence, à ton matin flétrie  
Par le trépas.

Tu dors sans faste, au pied de la colline,  
Au dernier rang,  
Et sur ta fosse un saule pâle incline  
Son front pleurant.

Ton nom déjà par la nuit et la neige  
Est effacé  
Sur le bois noir de la croix qui protège  
Ton lit glacé.

Mais l'amitié qui se souvient, fidèle,  
Avec des fleurs,  
Vient, à l'endroit seulement connu d'elle,  
Verser des pleurs.



### VOYAGE

Il me faut du nouveau n'en fût-il plus au monde.

JEAN DE LA FONTAINE.

Jam mens prestrepidans avel vagari,  
Jam lœti studio pedes vigescunt.

CATULLE.

Au travers de la vitre blanche  
Le soleil rit, et sur les murs  
Traçant de grands angles, épanche  
Ses rayons splendides et purs :  
Par un si beau temps, à la ville  
Rester parmi la foule vile !  
Je veux voir des sites nouveaux :  
Postillons, sellez vos chevaux.

Au sein d'un nuage de poudre,  
Par un galop précipité,  
Aussi promptement que la foudre  
Comme il est doux d'être emporté !  
Le sable bruit sous la roue,  
Le vent autour de vous se joue ;  
Je veux voir des sites nouveaux :  
Postillons, pressez vos chevaux.

Les arbres qui bordent la route  
Paraissent fuir rapidement,  
Leur forme obscure dont l'œil doute  
Ne se dessine qu'un moment ;

Le ciel, tel qu'une banderole,  
Par-dessus les bois roule et vole ;  
Je veux voir des sites nouveaux :  
Postillons, pressez vos chevaux.

Chaumières, fermes isolées,  
Vieux châteaux que flanque une tour,  
Monts arides, fraîches vallées,  
Forêts se suivent tour à tour ;  
Parfois au milieu d'une brume,  
Un ruisseau dont la chute écume ;  
Je veux voir des sites nouveaux :  
Postillons, pressez vos chevaux.

Puis, une hirondelle qui passe,  
Rasant la grève au sable d'or,  
Puis, semés dans un large espace,  
Les moutons d'un berger qui dort ;  
De grandes perspectives bleues,  
Larges et longues de vingt lieues ;  
Je veux voir des sites nouveaux :  
Postillons, pressez vos chevaux

Une montagne : l'on enraye,  
Au bord du rapide penchant  
D'un mont dont la hauteur effraye :  
Les chevaux glissent en marchant,  
L'essieu grince, le pavé fume,  
Et la roue un instant s'allume ;  
Je veux voir des sites nouveaux :  
Postillons, pressez vos chevaux.

La côte raide est descendue.  
Recouverte de sable fin,



La route, à chaque instant perdue,  
S'étend comme un ruban sans fin.  
Que cette plaine est monotone !  
On dirait un matin d'automne,  
Je veux voir des sites nouveaux :  
Postillons, pressez vos chevaux.

Une ville d'un aspect sombre,  
Avec ses tours et ses clochers  
Qui montent dans les airs, sans nombre,  
Comme des mâts ou des rochers,  
Où mille lumières flamboient  
Au sein des ombres qui la noient ;  
Je veux voir des sites nouveaux :  
Postillons, pressez vos chevaux !

Mais ils sont las, et leurs narines,  
Rouges de sang, soufflent du feu ;  
L'écume inonde leurs poitrines  
Il faut nous arrêter un peu.  
Halte ! demain, plus vite encore,  
Aussitôt que poindra l'aurore,  
Postillons, pressez vos chevaux,  
Je veux voir des sites nouveaux.

LE COIN DU FEU

Blow, blow, winter's wind.

SHAKESPEARE.

Vente, gelle, gresle, j'ay mon pain cuict.

VILLON.

Around in sympathetic mirth,  
His tricks the kilten tries ;  
The cricket chirrup in the hearth,  
The crackling faggot fires.

GOLDSMITH.

Quam juvat immitos ventos audire cubantem.

TIBULLE.

Que la pluie à déluge au long des toits ruisselle !  
Que l'orme du chemin penche, craque et chancelle  
Au gré du tourbillon dont il reçoit le choc !  
Que du haut des glaciers l'avalanche s'écroule !  
Que le torrent aboie au fond du gouffre, et roule  
Avec ses flots fangeux de lourds quartiers de roc !

Qu'il gèle ! et qu'à grand bruit, sans relâche, la grêle  
De grains rebondissants fouette la vitre frêle !  
Que la bise d'hiver se fatigue à gémir !  
Qu'importe ? n'ai-je pas un feu clair dans mon âtre,  
Sur mes genoux un chat qui se joue et folâtre,  
Un livre pour veiller, un fauteuil pour dormir ?



LA TÊTE DE MORT

Ton test n'aura plus de peau,  
Et ton visage si beau  
N'aura veines ni artères,  
Tu n'auras plus que des dents  
Telles qu'on les voit dedans  
Les têtes des cimetières.

PIERRE ROSSARD.

La mort nous fait dormir une éternelle nuit.  
JOACHIM DU BELLAY.

Personne ne voulait aller dans cette chambre,  
Surtout pendant les nuits si tristes de décembre,  
Quand la bise gémit et pousse des sanglots,  
Et que du ciel obscur tombe la pluie à flots.  
Car c'était une chambre antique, inhabitée,  
A minuit, disait-on, de revenants hantée,  
Une chambre où les ais du parquet désuni  
S'agitent sous vos pieds, où le plafond jauni  
Se partage et s'éroule, où la tapisserie  
A personnages tremble, et sur la boiserie  
Ondule à plis poudreux au moindre ébranlement.  
On en avait ôté les meubles; seulement,  
Entre de vieux portraits, un crucifix d'ivoire,  
Avec du buis bénit, sur une étoffe noire,  
Pendait du mur : au bas, en guise de support,  
On avait mis jalés une tête de mort;  
Et me ressouvenant des fables qu'on débite,  
Enfant, je croyais voir au fond de cet orbite  
Que l'œil n'anime plus, de blafardes lueurs;

Et, quand il me fallait passer là, des sueurs  
M'inondaient, tour à tour brûlantes et glacées :  
J'aurais fait le serment que les dents déchaussées  
De cet épouvantail en ricanant grinçaient,  
Et que confusément des mots s'en élançaient.  
A présent jeune encor, mais certain que notre âme,  
Inexplicable essence, insaisissable flamme,  
Une fois exhalée, en nous tout est néant,  
Et que rien ne ressort de l'abîme béant  
Où vont, tristes jouets du temps, nos destinées,  
Comme au cours des ruisseaux les feuilles entrainées,  
Sans peur je la regarde, et je dis : Quelques ans,  
Que sais-je ! quelques mois, un espace de temps  
Beaucoup plus court, demain, après-demain peut-être,  
Les yeux de mes amis ne pourront me connaître,  
Tête de mort livide à mon tour. — Celle-ci  
Est celle d'une femme autrefois morte ici,  
Dont voilà le portrait qui, dans son cadre, semble  
Vous regarder, sourire et remuer; l'ensemble  
De ses traits ingénus, de fraîcheur éclatants,  
Montre qu'elle touchait à peine à son printemps.  
Pourtant elle mourut; bien des larmes coulèrent  
Sans doute à son convoi, bien des fleurs s'effeuillèrent  
Sur sa tombe, tributs de pieuses douleurs  
Sans doute. — Mais le temps sait arrêter les pleurs,  
Et, des premiers chagrins l'amertume passée,  
Bientôt l'on oublia la belle trépassée.  
— Belle, qui le dirait? où sont ces cheveux blonds,  
Qui roulent vers son col si soyeux et si longs;  
Cette joue aux contours ondoyants, aussi fraîche  
Qu'au beau soleil d'été le duvet d'une pêche,  
Ces lèvres de corail au sourire enfantin,  
Ce front charmant à voir, cette peau de satin,  
Où comme un fil d'azur transparait chaque veine,



Ces yeux bleus que l'amour, passion creuse et vaine,  
 N'a jamais fait pleurer? — Un crâne blanc et nu,  
 Deux trous noirs et profonds où l'œil fut contenu,  
 Une face sans nez, informe et grimaçante,  
 Du sort qui nous attend image menaçante;  
 Voilà ce qu'il en reste avec un souvenir  
 Qui s'éteindra bientôt dans le vaste avenir.

BALLADE<sup>1</sup>

Regarder les ondes de l'air  
 Puis admirant sur les sillons  
 Les ailes des gais papillons  
 De mille couleurs parsemées,  
 Les croire des fleurs animées.

SAINTE-AMAND.

See! moats and bridges wals and castles rid  
 CRABBE.

Sonne, sonne, ami Dampierre.  
 Ballade des chasseurs.

Un peu plus loin considérez cette alouette qui s'élève peu à peu du milieu des blés, en voltigeant en haut, elle chante si mélodieusement qu'il ne se peut mieux, vous diriez qu'elle va en chantant boire dans les nuées.

Le Confiteur de l'infidèle éprouvé.

Quand à peine un nuage,  
 Flocon de laine, nage  
 Dans les champs du ciel bleu,  
 Et que la moisson mûre,  
 Sans vagues ni murmure,  
 Dort sous le ciel en feu ;

Quand les couleuvres souples  
 Se promènent par couples  
 Dans les fossés taris ;

<sup>1</sup> Le sujet de cette ballade est le même que celui de la pièce intitulée: *Far niente*; mais le rythme en est si dissemblable, que j'ai cru pouvoir la conserver sans inconvénient.  
 (Note de l'auteur, 1850).



Quand les grenouilles vertes,  
Par les roseaux couvertes,  
Troublent l'air de leurs cris ;

Aux fentes des murailles  
Quand luisent les écailles  
Et les yeux du lézard,  
Et que les taupes fouillent  
Les prés, où s'agenouillent  
Les grands bœufs à l'écart ;

Qu'il fait bon ne rien faire,  
Libre de toute affaire,  
Libre de tous soucis,  
Et sur la mousse tendre  
Nonchalamment s'étendre,  
Ou demeurer assis ;

Et suivre l'araignée,  
De lumière baignée,  
Allant au bout d'un fil  
A la branche d'un chêne  
Nouer la double chaîne  
De son réseau subtil ;

Ou le duvet qui flotte,  
Et qu'un souffle ballotte  
Comme un grand ouragan ;  
Et la fourmi qui passe  
Dans l'herbe, et se ramasse  
Des vivres pour un an ;

Le papillon frivole,  
Qui de fleurs en fleurs vole,

Tel qu'un page galant ;  
Le puceron qui grimpe  
A l'odorant olympe  
D'un brin d'herbe tremblant ;

Et puis s'écouter vivre,  
Et feuilleter un livre,  
Et rêver au passé,  
En évoquant les ombres  
Ou riantes ou sombres  
D'un long rêve effacé ;

Et battre la campagne,  
Et bâtir en Espagne  
De magiques châteaux ;  
Créer un nouveau monde  
Et jeter à la ronde  
Pittoresques coteaux,

Vastes amphithéâtres  
De montagnes bleuâtres,  
Mers aux lames d'azur,  
Villes monumentales,  
Splendeurs orientales,  
Ciel éclatant et pur,

Jaillissantes cascades,  
Lumineuses arcades,  
Du palais d'Obéron,  
Gigantesques portiques,  
Colonnades antiques,  
Manoir de vieux baron

Avec sa châtelaine,  
Qui regarde la plaine



Du sommet des donjons,  
Avec son nain difforme,  
Son pont-levis énorme,  
Ses fosés pleins de joncs,

Et sa chapelle grise,  
Dont l'hirondelle frise  
Au printemps les vitraux,  
Ses mille cheminées  
De corbeaux couronnées,  
Et ses larges créneaux;

Et sur les hallebardes  
Et les dagues des gardes  
Un éclair de soleil,  
Et dans la forêt sombre  
Lévriers en grand nombre,  
Et joyeux appareil;

Chevaliers, damoiselles,  
Beaux habits, riches selles  
Et fringants palefrois;  
Varlets qui sur la hanche  
Ont un poignard au manche  
Taillé comme une croix!

Voici le cerf rapide,  
Et la meute intrépide!  
Hallali, hallali!  
Les cors bruyants résonnent,  
Les pieds des chevaux tonnent,  
Et le cerf affaibli

Sort de l'étang qu'il trouble;  
L'ardeur des chiens redouble,

Il chancelle, il s'abat.  
Pauvre cerf, son corps saigne,  
La sueur à flots baigne  
Son flanc meurtri qui bat :

Son œil plein de sang roule  
Une larme, qui coule  
Sans toucher ses vainqueurs;  
Ses membres froids s'allongent,  
Et dans son col se plongent  
Les couteaux des piqueurs;

Et lorsque de ce rêve  
Qui jamais ne s'achève  
Mon esprit est lassé,  
J'écoute de la source  
Arrêtée en sa course  
Gémir le flot glacé,

Gazouiller la fauvette  
Et chanter l'alouette  
Au milieu d'un ciel pur;  
Puis je m'endors tranquille  
Sous l'ondoyant asile  
De quelque ombrage obscur.



UNE ÂME

Son âme avait brisé son corps.  
VICTOR HUGO.

Diex por amer l'avoit faicte.  
LE CHASTELAIN DE COUCY.

C'était une âme neuve, une âme de créole,  
Toute de feu, cachant à ce monde frivole  
Ce qui fait le poète, un inquiet désir  
De gloire aventureuse et de profond loisir,  
Et capable d'aimer comme aimerait un ange,  
Ne trouvant en chemin que des âmes de fange;  
Peu comprise, blessée au vif à tout moment,  
Mais n'osant pas s'en plaindre, et sans épanchement,  
Sans consolation, traversant cette vie ;  
Aux entraves du corps à regret asservie,  
Esquif infortuné que d'un baiser vermeil  
Dans sa course jamais n'a doré le soleil,  
Triste jouet du vent et des ondes ; au reste,  
Résignée à l'oubli, nécessité funeste  
D'une existence vague et manquée ; ici-bas  
Ne connaissant qu'amers et douloureux combats  
Dans un corps abattu sous le chagrin, et frêle  
Comme un épi courbé par la pluie ou la grêle ;  
Encore si la foi . l'espérance.. mais non,  
Elle ne croyait pas, et Dieu n'était qu'un nom  
Pour cette âme ulcérée . Enfin au cimetière,  
Un soir d'automne sombre et grisâtre, une bière  
Fut apportée : un être à la terre manqua,  
Et cette absence, à peine un cœur la remarqua.

SOUVENIR

Deux estions et n'avions qu'ung cœur.  
*Le lay de maistre Ytier Marchant.*

Hélas ! il n'étoit pas saison  
Sîtôt de son département.  
*La complainte de Valentin Granson.*

D'elle que reste-t-il aujourd'hui ? Ce qui reste,  
Au réveil d'un beau rêve, illusion céleste ;  
Ce qui reste l'hiver des parfums du printemps,  
De l'émail velouté du gazon ; au beau temps,  
Des frimats de l'hiver et des neiges fondues ;  
Ce qui reste le soir des larmes répandues  
Le matin par l'enfant, des chansons de l'oiseau,  
Du murmure léger des ondes du ruisseau,  
Des soupirs argentins de la cloche, et des ombres  
Quand l'aube de la nuit perce les voiles sombres.



SONNET III

L'homme n'est rien qu'un mort qui traîne sa carcasse  
DU MAY.  
Fronti nulla fides,

Quelquefois, au milieu de la folâtre orgie,  
Lorsque son verre est plein, qu'une jeune beauté  
Endort son désespoir amer par la magie  
D'un regard enchanteur où luit la volupté,

L'âme du malheureux sort de sa léthargie;  
Son front pâle retrouve un rayon de gaieté,  
Sa prunelle mourante un reste d'énergie;  
Il sourit oublieux de la réalité.

Mais toute cette joie est comme le lierre  
Qui d'une vieille tour, guirlande irrégulière,  
Embrasse en les cachant les pans démantelés,

Au dehors on ne voit que riante verdure,  
Au dedans, que poussière infecte et noire ordure,  
Et qu'ossements jaunés aux décombres mêlés.

MARIA

... mea puella  
Flendo turgiduli rubent ocelli.  
V. CATULLUS.  
Ne pleure pas. . .  
DOVALLE.

De tes longs cils de jais que ta main blanche essuie,  
Comme des gouttes d'eau d'un arbre après la pluie,  
Ou comme la rosée, au point du jour, des fleurs  
Qu'un pied inattentif froisse, j'ai vu des pleurs  
Tomber et ruisseler en perles sur ta joue :  
En vain de la gaieté l'éclair à présent joue  
Dans tes yeux bruns ; en vain ta bouche me sourit,  
D'inquiètes terreurs agitent mon esprit.  
Qu'avais-tu, Maria, toi, rieuse et folâtre,  
Toi, de plaisirs bruyants et de danse idolâtre,  
Le soir, quand le soleil incline à l'horizon,  
La première à fouler l'émail vert du gazon,  
La première à poursuivre en sa rapide course  
La demoiselle bleue aux bords frais de la source,  
A chanter des chansons, à reprendre un refrain ?  
Toi qui n'as jamais su ce qu'était un chagrin,  
A l'écart tu pleurais. Réponds-moi, quel orage  
Avait terni l'éclat de ton ciel sans nuage ?  
Ton passereau chéri bat de l'aile, joyeux,  
Les barreaux de sa cage, et sur son lit soyeux  
Ton jeune épagneul dort, tout va bien, et tes roses  
Répandent leurs parfums, heureusement écloses.  
Qu'avais-tu donc, enfant ? quel malheur imprévu  
Te faisait triste ? — Hier je ne t'avais pas vu.



A MON AMI EUGÈNE DE N\*\*\*

Les parfums les plus doux et les plus belles fleurs  
 Perdoient en un instant leurs charmantes odeurs ;  
 Tous ces mets savoureux dont je chargeois ma table  
 Ne m'ont jamais offert qu'un plaisir peu durable.  
 Oublié le jour même et suivi de regrets.  
 Mais de ces jours heureux, Xanthus, et de ces veilles  
 Où de savans discours ont charmé mes oreilles  
 Il m'en reste des fruits qui ne mourront jamais.

*Callimaque, traduction de La Porte Duceil.*

Vous voyez bien que j'ai mille choses à dire.

*Hernani.*

Ne t'en va pas. Eugène, il n'est pas tard, la lune  
 A l'angle du carreau sur l'atmosphère brune  
 N'a pas encor paru : nous causerons un peu,  
 Car causer est bien doux le soir, auprès du feu,  
 Lorsque tout est tranquille et qu'on entend à peine  
 Entre les arbres nus glisser la froide haleine  
 De la brise nocturne, et la chauve-souris  
 En tournoyant dans l'air pousser de faibles cris.  
 Reste ; nous causerons de quelque jeune fille,  
 Dont la lèvre sourit, dont la prunelle brille,  
 Et que nous avons vue, en promenant un jour,  
 Passer devant nos yeux comme un ange d'amour ;  
 De nos auteurs chéris, Victor et Sainte-Beuve,  
 Aigles audacieux, qui d'une route neuve  
 Et d'obstacles semée ont tenté les hasards,  
 Malgré les coups de bec de mille geais criards ;  
 Et d'Alfred de Vigny, qui d'une main savante  
 Bessina de Cinq-Mars la figure vivante ;

Et d'Alfred de Musset et d'Antoni Deschamps,  
 Et d'eux tous dont la voix chante de nouveaux chants,  
 Des vieux qu'un siècle ingrat en s'avancant oublie,  
 Guillaume de Lorris, dont l'œuvre inaccomplie,  
 Poétique héritage, aux mains de Clopinel  
 Après sa mort passa, monument éternel  
 De la langue au berceau, Pierre Vidal, trouvère  
 Dont le luth tour à tour gracieux et sévère,  
 Sous les plafonds ornés de nobles panonceaux,  
 Dans leurs fêtes charmaient les comtes provençaux ;  
 Peyrols l'aventurier, qui rime en Palestine  
 Quelque amoureux tenson qu'à sa belle il destine,  
 Le bon Alain Chartier, Rutebeuf le conteur,  
 Sire Gasse-Brulez, Habert le traducteur,  
 Maître Clément Marot, madame Marguerite,  
 De ses jolis dizains la muse favorite ;  
 Villon, et Rabelais, cet Homère moqueur,  
 Dont le sarcasme, aigu comme un poignard, au cœur  
 De chaque vice plonge, et des foudres du pape  
 N'ayant cure, l'atteint sous la pourpre ou la chape :  
 Car nous aimons tous deux les tours hardis et forts,  
 Mais naïfs cependant et placés sans efforts,  
 L'originalité, la puissance comique  
 Qu'on trouve en ces bouquins à couverture antique,  
 Dont la marge a jauni sous les doigts studieux  
 De vingt commentateurs, nos patients aieux.  
 Quand nous aurons assez causé littérature,  
 Nous changerons de texte et parlerons peinture ;  
 Je te dirai comment Rioult, mon maître, fait  
 Un tableau qui, je crois, sera d'un grand effet :  
 C'est un ogre lascif qui dans ses bras infâmes  
 A son repaire affreux porte sept jeunes femmes ;  
 Renaud de Montauban, illustre paladin,  
 Le suit l'épée au poing : lui, d'un air de dédain,



Le regarde d'en haut ; son œil sanglant et louche,  
 Son crâne chauve et plat, son nez rouge, sa bouche  
 Qui ricane et s'entr'ouvre ainsi qu'un gouffre noir,  
 Le rendent de tout point très-singulier à voir.  
 Surprises dans le bain les sept femmes sont nues,  
 Leurs contours veloutés, leurs formes ingénues  
 Et leur coloris frais comme un rêve au printemps,  
 Leurs cheveux en désordre et sur leurs couds flottants,  
 La terreur qui se peint dans leurs yeux pleins de larmes,  
 Me paraissent vraiment admirables ; les armes  
 Du paladin Renaud, faites d'acier bruni  
 Etoilé de clous d'or, sont du plus beau fini :  
 Un panache s'agite au cimier de son casque,  
 D'un dessin à la fois élégant et fantasque ;  
 Sa visière est levée, et sur son corselet  
 Un rayon de soleil jette un brillant reflet.  
 Mais à ce tableau plein d'inventions heureuses  
 Je préfère pourtant ses petites baigneuses,  
 Vrai chef-d'œuvre de grâce et de naïveté,  
 Où la jeunesse brille avec son velouté.  
 Après viendront en foule anciens peintres de Rome :  
 Pérugin, Raphaël, homme au-dessus de l'homme ;  
 De Florence, de Parme et de Venise aussi,  
 Véronèse, Titien, Léonard de Vinci,  
 Michel-Ange, Annibal Carrache, le Corrège  
 Et d'autres plus nombreux que les flocons de neige  
 Qui s'entassent l'hiver au front des Apennins ;  
 D'autres auprès de qui nous sommes tous des nains  
 Et dont la gloire immense, en vieillissant doublée,  
 Fait tomber les crayons de notre main troublée.  
 Puis je te décrirai ce tableau de Rembrandt  
 Qui me fait tant plaisir, et mon chat Childebrand  
 Sur mes genoux posé selon son habitude,  
 Levant vers moi la tête avec inquiétude,

Suivra les mouvements de mon doigt, qui dans l'air  
 Esquisse mon récit pour le rendre plus clair ;  
 Et nous aurons encor mille choses à dire  
 Lorsque tout sera dit : projets rians, délire  
 De jeunesse, que sais-je ? un souvenir d'hier,  
 Le présent, l'avenir, mes chants, dont je suis fier  
 Comme des plus beaux chants ; et ces vagues ébauches  
 De poèmes à faire, incomplètes et gauches,  
 Où les regards amis un instant arrêtés  
 Cherchent à pressentir de futures beautés,  
 Et ces légers dessins où je tâche de rendre  
 Ce que je ne saurais faire assez bien comprendre  
 Par mes vers ; mais alors, Eugène, il sera tard,  
 Et je ne pourrai plus reculer ton départ.



LE JARDIN DES PLANTES

L'homme propose et Dieu dispose

J'étais parti, voyant le ciel limpide et clair  
Et les chemins séchés, afin de prendre l'air,  
D'ouïr le vent qui pleure aux branches du mélèze,  
Et de mieux travailler : car on est plus à l'aise  
Pour méditer le plan d'un drame projeté,  
Refondre un vers pesant et sans grâce jeté,  
Ou d'une rime faible à sa sœur mal unie  
Par un son plus exact réparer l'harmonie,  
Sous les arbres touffus inclinés en arceaux  
Du labyrinthe vert, quand des milliers d'oiseaux  
Chantent auprès de vous, et que la brise joue  
Dans vos cheveux épars et baise votre joue,  
Qu'on ne l'est dans sa chambre, un bureau devant soi,  
S'étant fait d'y rester une pénible loi,  
Et, comme un ouvrier que son devoir attache,  
De ne pas s'arrêter qu'on n'ait fini sa tâche,  
Remis le tout au net, et bien dûment serré  
L'œuvre dans un tiroir aux profanes sacré,  
Et je m'étais promis de rapporter la feuille  
Où, du crayon aidé, mon doigt fixe et recueille  
Mes pensers vagabonds, pleine jusques aux bords  
De vers harmonieux, poétiques trésors,  
Destinés à grossir un trop mince volume,  
Vains projets ! notre esprit est pareil à la plume,

Un souffle d'air l'emporte hors de son droit chemin,  
Et nul ne peut prévoir ce qu'il fera demain.  
Aussi moi, pauvre fou, séduit par l'étincelle  
Qui, furtive, jaillit d'une noire prunelle,  
Par un rire qui livre aux yeux de blanches dents  
Oubliant prose et vers, de mes regards ardents  
Je suis la jeune fille, et bientôt, moins timide,  
J'écale à son pas leste et prompt mon pas rapide,  
Je risque quelques mots et place sous mon bras,  
Quoiqu'on dise : Méchant ! et qu'on ne veuille pas,  
Une main potelée ; et nous allons à l'ombre,  
Dans un lieu du jardin bien tranquille et bien sombre,  
Faire mieux connaissance, et jouer et causer  
Et sur le banc de pierre après nous reposer,  
Et nous nous promettons de nous revoir dimanche,  
Et je reviens avec ma feuille toute blanche.



LE CHAMP DE BATAILLE

En icelle valée oyait on grans sons de tabours  
trompes et naquettes.

MANDEVILLE.

Or ilz sont mortz, Dieux ayt leurs ames  
Quant est des cors, ils sont pourryz,  
*Le grand Testament de Villon.*

De dars i ot grant lanceis  
Et de pierres grant jeteis  
Et de lances grand bouteis  
Et d'espées grand capleis.

*Li romans du Brut.*

Aux branches des tilleuls, aux pignons des tourelles,  
Sans crainte revenez vous poser, tourterelles.

Le fracas des canons qui vomissent l'éclair,  
Le rappel des tambours, le sifflement des balles;  
Le son aigu du fifre et des rauques cymbales  
Enfin ne troublent plus ni les échos ni l'air ;  
La brise secouant son aile parfumée  
A dissipé les flots de l'épaisse fumée,  
Crêpe noir étendu sur le front pur des cieux ;  
Comme aux jours de la paix tout est silencieux.

Aux branches des tilleuls, aux pignons des tourelles,  
Sans crainte revenez vous poser, tourterelles.

La lourde artillerie et les fourgons pesants  
Ne creusent plus la route en profondes ornières;

On ne voit plus flotter les poudreuses bannières  
Par-dessus les fusils au soleil reluisants ;  
Sous les pieds des soldats courant à la maraude,  
Sainfoins à rouges fleurs, prés couleur d'émeraude,  
Blés jaunes à flots d'or au gré des vents roulés,  
Comme sous un fléau ne meurent plus foulés.

Aux branches des tilleuls, aux pignons des tourelles,  
Sans crainte revenez vous poser, tourterelles.

Cavaliers, fantassins, l'un sur l'autre entassés,  
De leurs membres pétris dans le sang et la boue  
Par le fer d'un cheval ou l'orbe d'une roue,  
Jonchent le sol parmi les affûts fracassés,  
Et vers le champ de mort en immenses volées  
Du creux des rocs, du haut des flèches dentelées,  
De l'est et de l'ouest, du nord et du midi  
L'essaim des noirs corbeaux se dirige agrandi.

Aux branches des tilleuls, aux pignons des tourelles,  
Sans crainte revenez vous poser, tourterelles.

Dans les bois, les vieux loups par trois fois ont hurlé,  
Levant leur tête grise à l'odeur de la proie.  
L'œil fauve des vautours a flamboyé de joie  
A l'ombre étincelant comme un phare étoilé,  
Et, poussant vers le ciel des clameurs funéraires,  
A leurs petits béants sur le bord de leurs aires  
Longtemps ils ont porté quelque sanglant lambeau  
De ces corps lacérés et restés sans tombeau.

Aux branches des tilleuls, aux pignons des tourelles,  
Sans crainte revenez vous poser, tourterelles.



Les os gisent rongés, blancs sous le gazon vert,  
Et, spectacle hideux, souvent près d'un squelette  
S'égrène le muguet, fleurit la violette,  
La mousse parasite entouré un crâne ouvert.  
Eh bien ! qu'il vienne ici celui pour qui le glaive  
Est un hochet brillant et qui par lui s'élève ;  
Si d'horreur et d'effroi tout son cœur ne bondit,  
Malheur à lui ! malheur ! car il n'est qu'un maudit !

Aux branches des tilleuls, aux pignons des tourelles,  
Sans crainte revenez vous poser, tourterelles

IMITATION DE BYRON

Il est doux de raser en gondole la vague  
Des lagunes, le soir, au bord de l'horizon,  
Quand la lune élargit son disque pâle et vague,  
Et que du marinier l'écho dit la chanson ,

Il est doux d'observer l'étoile qui rayonne,  
Paillette d'or cousue au dais du firmament,  
L'étoile qu'une blanche auréole environne,  
Et qui dans le ciel clair s'avance lentement ;

Il est doux sur la brume un instant colorée  
De voir, parmi la pluie, aux lueurs du soleil,  
L'iris arrondissant son arche diaprée,  
Présage heureux d'un jour plus pur et plus vermeil ;

Il est doux, par les prés où l'abeille butine,  
D'errer seul et pensif, et, sous les saules verts  
Nonchalamment couché près d'une onde argentine,  
De lire tour à tour des romans et des vers ;

Il est doux, quand on suit une route inégale  
Dans l'été, vers midi, chargé d'un lourd fardeau,  
Et qu'on entend chanter près de soi la cigale,  
De trouver un peu d'ombre avec un filet d'eau ,